

## Philippe Jaccottet entre l'ombre et la lumière

Par Monique Petillon, [Le Monde](#), 16 décembre 1983

**Philippe Jaccottet, qui vient de publier *Pensées sous les nuages*, s'est depuis longtemps éloigné de l'agitation parisienne. Nous l'avons rencontré à Grignan, en Provence.**

VOICI Grignan, sous un pâle soleil d'automne. Devant le café-bar qui perpétue son nom, la statue de Mme de Sévigné accueille les visiteurs. Ce n'est pourtant pas par goût de l'histoire littéraire que Philippe Jaccottet et sa femme se sont installés, il y a trente ans, dans ce pays du nord de la Provence. "*C'est la terre que j'aime*", écrivait-il dans l'Habitant de Grignan.

La maison, pas très loin du château, est perchée sur cette butte rocheuse qu'enserme un rempart. Sur les murs blancs, beaucoup de tableaux, parmi lesquels Anne-Marie Jaccottet a accroché quelques-uns des siens. Posés sur le carrelage rouge, un clavecin et un piano. De nombreux amis, peintres, musiciens, viennent souvent ici. La solitude de Grignan n'est pas un ermitage.

Timidement chaleureux, Philippe Jaccottet parle d'une voix un peu assourdie. Il n'est pas différent de ce que nous disent de lui ses livres. "*Je n'ai jamais eu l'ambition de bâtir vraiment une œuvre*, dit-il, *mais tout simplement d'essayer de faire passer dans les mots ce qui me paraissait l'essentiel de ma vie.*" Une vingtaine d'ouvrages, recueils de poèmes, récits, proses, essais critiques, carnets, des milliers de pages traduites, constituent pourtant une œuvre assez considérable, celle d'un grand poète au lyrisme dénué de toute ostentation.

### "Une jubilation étrange"

À mi-voix, usant des paroles communes, tous ces textes témoignent d'une présence, s'enracinent dans une expérience intime, immédiate. Ainsi les notes de la *Semaison* qui, "*comme des carnets de croquis pour un peintre*", portent parfois en germe des poèmes, des proses, sont peut-être celles de ses pages qu'il préfère parce qu'il lui "*semble qu'elles gardent encore très fraîches les sensations ou quelquefois les espèces de demi-réflexions qui peuvent s'y trouver*".

Ce qu'a été pour lui, citadin de Lausanne puis de Paris, la découverte de ce pays de pierres sèches et de chênes verts, presque méditerranéen, où il a trouvé comme une "*terre natale*", Jaccottet l'a dit dans les magnifiques proses de la *Promenade sous les arbres* ou de *Paysages avec figures absentes*, où il cherche à analyser ce qui pour lui lie l'expérience poétique à l'émotion devant le monde sensible :

*"Tout est parti d'une jubilation étrange qui était absolument inattendue quand on est venu s'installer ici. Il y a eu un choc, aussi bien pour ma femme que pour moi puisqu'elle en a, elle aussi, nourri son œuvre. Et il y avait aussi une interrogation : comment est-il possible qu'une émotion aussi forte naisse à propos de presque rien ? De sorte que ces proses sont un mélange de célébration du monde, de réflexion sur le sens de la beauté et aussi sur les moyens de la poésie qui l'exprime.*

### La voix donnée à la mort

*"Bien entendu, s'il n'y avait pas eu l'exemple de Ponge, je n'aurais pas écrit les Travaux au lieu-dit l'Étang, parce que je ne pense pas qu'avant lui on aurait tellement osé montrer les états successifs d'un texte. Mais, même dans des passages comme cela je n'ai pas une impression d'effort, de contention quand j'écris. Il y a un travail intérieur qui se fait, mais sur la page, je n'ai jamais beaucoup retouché."*

Poète serein ? C'est trop vite dit. Par un mouvement de renversement constant, textes sombres et lumineux alternent. L'angoisse, présente dans *l'Effraie ou l'Obscurité*, sans cesse reprend ses droits, associée à la hantise de l'ombre. Jaccottet n'a-t-il pas écrit : *"Toute poésie est la voix donnée à la mort" ? "Avec le temps, la mort devient moins un fantasme qu'une réalité qu'on a l'occasion de voir de plus près. On l'intègre peut-être mieux dans son existence quotidienne. Mais elle redevient scandaleuse, intolérable quand elle frappe quelqu'un qu'on aime" ?*

Avoir été adolescent pendant les années de guerre n'a pu qu'accentuer cette attention à la souffrance.

En Suisse, où Philippe Jaccottet est né en 1925, *"on était à l'abri des coups directs. J'ai tout de même ressenti la guerre très fortement puisqu'un de mes poèmes, Requiem, que j'ai maintenant rayé de la liste de mes livres, était inspiré par les otages du Vercors. Mais c'était un texte trop grandiloquent, comme cela arrive souvent quand on est très jeune et qu'on a envie de commencer par ce que les grands poètes écrivent à la fin de leur vie, les Élégies de Duino... J'étais très sensible à Rilke, à Jouve, à Claudel, peut-être un peu à travers Ramuz."*

Dès cette époque, Philippe Jaccottet a été profondément imprégné par la poésie de Rilke, dont il a traduit récemment la *Correspondance avec Lou Andrea Salomé* et auquel il a consacré un essai. Mais la grande *"rencontre poétique"* qu'il a faite aussi très tôt, c'est Hölderlin, qu'il a d'abord découvert en 1942, et pour lequel aujourd'hui son *"admiration reste inentamée"*. Entretemps, Philippe Jaccottet a lui-même traduit pour *"la Pléiade"* les œuvres complètes de Hölderlin.

Après des études de grec et d'allemand à Lausanne, il avait en effet choisi, *"par goût de la liberté et de la solitude dans le travail"*, de devenir traducteur, et débuté avec *la Mort à Venise* de Thomas Mann pour Mermod, *"un éditeur un peu mécène. C'était un industriel qui aimait passionnément les livres et qui non seulement avait publié les meilleurs écrivains suisses, Ramuz, Cingria, Roud, mais les avait aidés, encouragés. C'est grâce à lui qu'après la guerre j'ai vécu, les premières années, à Paris, puisque j'étais un peu le collaborateur de ses éditions."*

*"Comme je suis d'un naturel plutôt sauvage, c'est à travers cette collaboration que j'ai rencontré Ponge, dont Mermod avait édité le Carnet du bois de pins, et Pierre Leyris, qui sont restés des amis, et puis par ricochet bien d'autres gens dans le milieu de la N.R.F. Paulhan et Arland m'ont confié la chronique de poésie. J'ai beaucoup aimé ces années de Paris tout en restant un peu à l'écart. Mais comme j'ai plus de doutes que de certitudes, j'ai senti plus ou moins consciemment que, pour abriter mon travail, il fallait que je prenne une certaine distance par rapport à l'agitation, au mouvement des idées et des esthétiques."*

À Grignan, Philippe Jaccottet consacre l'essentiel de son temps aux auteurs dont il a donné de si remarquables traductions... N'est-ce pas une autre sorte de risque ? *"J'ai appris à établir une sorte de cloison intérieure entre mon travail personnel et le travail de traduction, que je pratique comme une sorte d'artisanat. J'y mets beaucoup de mes forces sans doute et beaucoup de soin mais je n'ai pas l'impression d'être, comme l'était par exemple Armand Robin, un créateur. C'est un cas très exceptionnel : il a dit lui-même qu'il s'était exprimé en tant que poète à travers les autres. Ses traductions sont extrêmement inventives, alors que dans les miennes j'ai l'impression de m'effacer complètement."*

## "Une espèce d'infini"

C'est grâce à Philippe Jaccottet que nous pouvons lire Musil. En 1944, il a découvert des passages de *l'Homme sans qualités* dans une revue genevoise, *Lettres*, dont s'occupaient Jouve et Starobinski. Il s'est mis en rapport avec la veuve de Musil et il a publié des extraits dans différentes revues.

*"Dès le premier contact j'ai été fasciné. De toute évidence, c'était une œuvre extraordinaire. Disons qu'à la longue, même si j'ai passé tant d'années à la traduire, j'ai aussi pris mes distances. Parce que, finalement, je n'aime pas les livres pour les livres, je les aime, au contraire, dans la mesure où ils m'aident à rétablir mes relations avec le monde extérieur. Cela explique mes réserves à l'égard d'un certain aspect de Musil. En le lisant, j'ai quelquefois l'impression d'étouffer, de me promener dans le cerveau de quelqu'un.*

*"Il y a toute une part de la littérature qui me paraît exsangue et dépourvue d'émotions. C'est pourquoi j'ai été très sensible ces dernières années à la poésie de Mandelstam ou de Holan, chez qui je retrouvais cette dimension humaine... On n'ose presque plus employer ce mot-là." Cette dimension humaine, Jaccottet a toujours voulu la donner à sa propre poésie, en refusant de situer la "vraie vie" hors des limites, dans la révolte, l'excès ou la rupture, comme l'ont fait par exemple Rimbaud ou les surréalistes. Son ambition pourrait paraître trop mesurée s'il n'avait aussi l'espoir de faire entrer dans le poème apparemment le plus simple "une espèce d'infini". C'est pourquoi la découverte de la poésie japonaise, à travers l'anthologie de haï-ku de Blyth, a été pour Philippe Jaccottet une véritable révélation.*

*"Je venais d'écrire l'Obscurité, qui est, d'une certaine manière, le récit d'une crise de confiance à l'égard de la poésie. Cette anthologie était remarquable parce que l'Anglais qui l'avait établie l'avait accompagnée d'un commentaire qui aidait à voir la force qui réside dans ces espèces de gouttes de poésie extrêmement concentrées. Je me suis mis à lire lentement ces haï-ku, un par jour. J'avais l'impression de boire un verre d'eau fraîche, en sortant d'une période difficile.*

*"En même temps, j'ai très bien compris que, pour moi, cela ne pouvait être qu'une indication lointaine à l'horizon, et que je ne pouvais imiter ce genre poétique, étant un homme d'Occident avec ce que cela signifie d'attachement à la culture qui est la nôtre. Et aussi parce que la souffrance et l'angoisse sont singulièrement absentes dans le monde du haï-ku, et que cela, l'aurais-je voulu, je ne pouvais quant à moi l'oublier."*

Ce dépouillement qu'il aime dans les haï-ku et dans la poésie d'Ungaretti, cet "effacement", cette transparence qu'il recherche dans sa propre poésie, correspondent au "souci de faire oublier la technique". Cependant, ajoute Philippe Jaccottet, "il est tout à fait vrai que je ne suis pas un matérialiste. J'ai même le sentiment que la poésie serait pratiquement impossible s'il n'y avait pas l'appréhension d'une sorte de dimension inconnue.

*"Je désire que les choses concrètes, quotidiennes, soient toujours présentes pour faire contrepoids à ce qui risquerait d'être un peu une fuite dans une perfection irréaliste. Mais la direction du regard est tout de même tournée vers ce que Hölderlin appelait le plus haut.*

*"Dans la poésie que je préfère, celle d'un Hölderlin, d'un Dante, d'un Hopkins, ce qui me touche profondément, c'est qu'elle est exaltante au sens propre du mot, c'est qu'il y a une espèce de coup d'aile qui vous enlève légitimement très haut. S'il existe, pour moi, une justification profonde de la poésie, c'est que finalement elle vous porte très au-dessus de vous-même."*